

S'en aller, tour à tour, portant le manteau terne
 Ou la robe des frais matins,
 Ouater l'alpe de neige, égayer la citerne
 Dans la soif des déserts lointains;

Pour tous, partout, sans choix, s'épancher en averses,
 S'infiltrer en ruisseaux furtifs,
 Rendre aux sols fatigués comme aux cités perverses
 L'eau pur des temps primitifs;

Suivre au gré des coteaux l'humble val qui se creuse,
 Et consoler sur son chemin
 La fleur chétive, où perle une rosée heureuse;
 Le pauvre qui puise en sa main;

Moudre le blé, tremper le fer, blanchir les toiles,
 Laver toute l'horreur du sang,
 Et dans les nuits d'amour réfléchir mille étoiles
 Au miroir du flot caressant;

-- Puis, quand on a longtemps fécondé mainte terre,
 Travaillé longtemps sans repos,
 Sur l'herbe épaisse, au bord du fleuve solitaire,
 Penché le front des grands troupeaux,

Se fondre dans la mer immense, dont la houle
 Ne laisse empreindre aucun sillon,
 Se donner à tous, dire à tout vent qu'il déroule
 Les couleurs de tout pavillon,

Bercer d'un rythme égal au roulis des voyages
 Les universels passagers,
 User tous les écueils, baigner tous les rivages,
 Ne plus connaître d'étrangers:

Rêve d'un vaste amour où nos cœurs sont plongés!

Revue des poètes, janv. 1906.

G. ZIDLER.

(*A suivre.*)